

# Prostitution : ces Gessiennes qui ont traversé la frontière

**Ce sont des femmes qui peuvent fasciner ou faire fantasmer. Pourtant, leur activité a toujours été la cause de controverses enflammées. Certaines ont donc choisi de s'expatrier dans des salons érotiques, en Suisse, pour exercer ponctuellement le plus vieux métier du monde, la prostitution.**

En apparence, le pays de Gex pourrait être qualifié comme étant vierge de toute prostitution. Car, comme dans des centaines de professions, les Gessiens, ou Gessiennes en l'occurrence, exercent une activité de l'autre côté de la frontière. Gaëlle, Ferneysienne et Audrey, ancienne Divonnaise, en font partie.

Pour les rencontrer, c'est au cœur de Genève qu'il faut se rendre. Linda, la patronne du Pensionnat, ouvre les portes de sa « société de services » pour quelques confidences.

## La prostitution, pas un métier d'avenir

L'argent. Voilà ce qui a motivé Gaëlle et Audrey à rejoindre un salon érotique. Vendeuse en parfumerie pour la première, danseuse pour la seconde, le salaire se faisait trop maigre à la fin du mois. Se prostituer apparaît alors comme une solution.

« On ne prend pas la décision du jour au lendemain, on se pose les bonnes questions pour ne pas faire n'importe quoi. »

C'est avec le soutien bienveillant de Linda, qu'elles se lancent dans cette aventure, « pour un an, au maximum ».

La patronne des lieux est ferme. « C'est une activité temporaire pour elles. Je n'ai pas envie de



**Au Pensionnat, les prix commencent à 270 euros pour 30 minutes. « Si on vient ici, c'est que financièrement, c'est intéressant pour nous. On n'a pas à se plaindre » racontent Gaëlle et Audrey.**

cautionner plus, ça va à l'encontre de mes valeurs. Elles auraient d'autres solutions, mais c'est simplement pour repartir du bon pied plus rapidement. La prostitution, ce n'est pas un métier d'avenir. »

Pas pour autant de « l'argent facile ».

« On se donne du mal et on a quand même du courage » insiste Gaëlle, jeune pensionnaire depuis quinze jours. Alors,

quand vient la fin de la journée, « c'est plaisant d'avoir une jolie liasse, mais on ne fait pas n'importe quoi. On peut se regarder dans le miroir. On sait mettre des limites » affirme Audrey, cinq

mois d'expérience dans le métier.

## « On n'est pas des mannequins, mais des très jolies filles »

L'image souvent dégradée et dégradante de ces filles de joie ne ressemble pas à leur quotidien.

Par leur témoignage, elles bousculent les clichés. « Ici, on est en sécurité. Il y a un confort, une hygiène, une discrétion. »

Gaëlle ne trouve pas cela dégradant :

« Les hommes sont respectueux et galants. Même si ce ne sont pas tous des Brad Pitt, l'important est qu'ils soient gentils et propres ».

Pas de pratiques spécifiques non plus. « Je ne veux pas qu'elles soient dégoûtées des hommes », confie Linda.

C'est pourquoi elle « ne recrute pas des filles en dessous de 22 ans qui ne sont pas forcément équilibrées, ou celles qui sont en situation de détresse. Ce n'est pas un poste de secrétaire ».

Audrey s'en amuse. « C'est comme ramener un garçon chez soi, sauf qu'on se fait payer. Je viens ici avec le sourire. Il y a une complicité qui s'installe avec le client, un rapport de séduction. »

Généralement, « ce sont des hommes de 45 à 60 ans, parfois mariés, et avec des enfants, en profession libérale ou avec de bons revenus », ajoute Linda.

« Certains manquent d'affection ou n'ont pas ce qu'ils veulent à la maison. Ils aiment l'établissement et le style des filles : simples mais jolies. »

Ce qu'Audrey ne manque pas de relever. « On n'est pas des mannequins, mais on est des très jolies filles et on sait se mettre en valeur. On est des girls next door et la petite Française a du succès. »

Parfois, au point d'en être « un

peu naïves ». Linda explique :

« Les hommes leur disent parfois de belles paroles. Ils ne sont ni fidèles à eux-mêmes, ni à leur femme. Comment voulez-vous qu'ils soient fidèles à une prostituée ? Ici, ce n'est pas la vraie vie. Quand on sort de là, il faut faire le switch off. »

## Une activité en toute intimité

Ce que, vraisemblablement, font les filles. « Ce qui se passe ici, reste ici. A l'extérieur, je ne me considère pas comme telle. J'avais de l'appréhension au début. Mais je ne suis pas traumatisée, je ne rentre pas chez moi en pleurant » affirme Gaëlle. En revanche, « personne n'est au courant, pour ne pas les inquiéter et parce qu'ils ne comprendraient pas ».

Même discours pour Audrey.

« Mentir à ma famille, c'est mon seul sentiment de culpabilité. Je ne trouve pas que c'est sale et je n'ai pas l'impression de commettre un crime. Ici, il n'y a que des personnes normales, sans alcool ou drogue, juste du sexe. Vu qu'on le vit bien, certains pourraient même se dire qu'on est nympho ou barge. »

Une activité banalisée, au point de ne pas aimer être appelée « prostituée, mais plutôt call girl ou courtisane ».

Sans concession pour Linda.

« C'est mignon, mais la réalité, on la connaît. On peut bel et bien parler de prostituées occasionnelles ».

EMILIE VOLDOIRE

## « Dans les salons érotiques en Suisse, les Françaises représentent 70 % des prostituées »

Basée à Genève, l'association Aspasia accueille, écoute, soutien et milite pour les droits et la santé des personnes actives dans le travail du sexe. Elle a pour mission, entre autres, d'approcher la prostitution en tant que réalité sociale, sans émettre de jugement, ni imposer de changement.

Selon Michel Félix, chargé de communication, « les prostituées françaises qui travaillent en Suisse sont, en grande majorité dans les salons érotiques, ou collaborent ponctuellement pour des agences d'escortes ».

### 140 salons dans le canton de Genève

Dans la rue, aux Pâquis, on retrouve principalement des hispanophones. Dans les cabarets, les artistes sont toujours, pour le moment, majoritairement des Ukrainiennes et des Russes.

Le canton de Genève compte environ 140 salons érotiques et 40 agences d'escortes. Il y a près de 1 000 femmes et environ 250 hommes, suivant les périodes, qui exercent le travail du sexe.

Dans les salons érotiques, les Françaises représentent entre 70 % et 80 %. « C'est l'urgence économique qui pousse la très grande majorité de ces personnes à se prostituer. Elles doivent nourrir leur famille, payer des études à leurs enfants, c'est la manière qu'elles ont trouvée pour s'en sortir ».

### « Nombreuses sont celles qui rêvent à un Eldorado suisse »

Néanmoins, Michel Félix, tient à préciser, « il y a un tournus très important à Genève.

Beaucoup viennent et repartent car le marché n'est pas extensible, donc il s'autorégule. La concurrence est aussi plus accrue depuis la crise économique de 2008. Nombreuses sont celles qui rêvent à un Eldorado suisse, mais quand elles sont confrontées aux réalités... Les conditions de travail sont difficiles et se sont même dégradées ces dernières années. Certaines sont désillusionnées et repartent. Pourtant elles sont toujours davantage à tenter leur chance, de 18 à 77 ans. »

### Aspasia enregistre 4 000 contacts en 2013

En 2013, l'association Aspasia a enregistré 4 000 contacts, « mais parfois, ce sont les mêmes personnes qui viennent solliciter un soutien à plusieurs reprises ».

E. V.

## Deux pays, deux visions différentes

Avec la loi "Marthe Richard", la France ferme les maisons closes en 1946.

De nouvelles formes de prostitution apparaissent dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Les autorités s'appuyant sur la répression du proxénétisme, sur l'outrage aux bonnes mœurs ou l'interdiction du racolage.

Une ordonnance de 1958 va faire passer le racolage du statut de délit, difficile à réprimer, à celui de contravention.

En Suisse, une loi fédérale autorise les maisons closes depuis 1992. La prostitution est légale, bien que sa pratique soit réduite par certaines dispositions et interdite dans certains cantons.

Dans le canton de Vaud, depuis le 1<sup>er</sup> septembre 2004, les responsables de salons de prosti-

tution doivent être enregistrés à la police cantonale du commerce.

Cette loi « est censée protéger contre les menaces, violences et autres pressions. La police pourra dorénavant en tout temps contrôler des salons et procéder à une fermeture immédiate en cas de violation de la législation. (...) Les tenanciers de salons doivent s'annoncer et tenir un registre sur l'identité des personnes exerçant la prostitution. Ils doivent veiller aux bonnes conditions d'hygiène et obtenir l'accord écrit du propriétaire des locaux. »

Gaëlle et Audrey, elles, sont favorables aux maisons closes en France pour que « les filles soient en sécurité ». Pour autant, elles n'y exerceraient pas forcément. « Financièrement, c'est moins intéressant. »

E.V.